

idéal et réalité

Thémanlys. — *L'Instructeur.* (suite).

Amélie Murat. — *La Bête Divine.*

Thémanlys. — *Tymur et Leïlah* (Préface).

Paul Nicollet. — *Réflexions d'un Traceur de Chiffres.*

Pascal Thémanlys. *Figures passionnées*

I. R. — *Soirée Fédérale.*

Notes sur des Œuvres de :

Serge MARCOTOUNE - RACHILDE et André DAVID - Frantz d'HURIGNY

par THEMANLYS, Pascal THEMANLYS, I. R.

Publications I. R.

PARIS

Directeur-Fondateur : **THEMANLYS**

Idéal et Réalité

Organe de l'École Initiatique et du Groupe Idéal et Réalité

Rédacteur en chef : **Pascal THÉMANLYS**

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : **Mlle S. CIVET**

Principales Chroniques. — *Livres* : Claire THÉMANLYS.
Théâtres : Philippe CROUZET. — Paul NICOLLET. —
Revue : Pascal THÉMANLYS. — *Peinture* : George
BOUCHE, Jacques BLOT. — *Musique* : Pierre LICHTEN-
BERGER. André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT.

*Les manuscrits, ainsi que les revues qui font
l'échange, doivent être adressés à M. Pascal
THÉMANLYS, 1, Rue de la Muette, Paris (16°).*

LES MANUSCRITS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS
Chaque auteur est seul responsable de ses articles.

Idéal et Réalité

ne publie que de l'inédit.

Abonnement : 25 fr. par an. — Etranger : 30 fr.

(Voir 3^e page de la couverture.)

TOUS DROITS RÉSERVÉS



L'INSTRUCTEUR

(SUITE)

Considérez que c'est une des qualités spécifiques de la Tradition originaire de savoir donner à chacun sa place dans l'ordre héroïque des grands hommes qui travaillent pour le salut du monde et de pouvoir admirer chacun des protagonistes selon leur mission et leurs capacités propres, sans nuire à l'admiration et au respect dû à tous.

Salomon qui dans sa ferveur a demandé la Sagesse et l'Intelligence et auquel tout le reste fut donné par surcroît en gloire et en magnificence, écrivit :

« Pour faire connaître la sagesse et l'instruction, pour faire entendre des discours d'intelligence »

pour — : les proverbes ont été recueillis et conservés dans un but largement humain, *pour faire connaître la sagesse*. Cette sagesse, cette science n'était donc pas connue, ou pas assez connue, de même aujourd'hui. *La sagesse et l'instruction*.

La sagesse est la connaissance des principes, l'ensemble des formules mathématiques de la Synthèse,

l'instruction est le travail de réception de cette science. En ceci est la réfutation des fausses doctrines qui prétendent dispenser la sagesse, sans l'instruction, des faux-prophètes qui affirment posséder la sagesse sans avoir reçu l'enseignement — doctrines démagogiques de flatterie aux incapables dont l'orgueil se plait à se croire au sommet quand il traîne en réalité dans l'obscur mélange inférieur.

« Pour faire entendre des discours d'intelligence »

Entendre, dans le sens aussi de comprendre ; *discours* dans le sens de développement ; *intelligence*, la troisième Sphère, connaissance de la nature, intuition et expérience des êtres du Cosmos, sciences féminines, ioniennes.

« Pour recevoir une instruction de bon sens, de justice, de jugement et d'équité »

Le bon sens, la logique, la justice, le jugement droit, l'équité miséricordieuse sont uns. Qui les rejette retourne au chaos, malgré les apparences d'une fausse spiritualité, sentimentale, ascétique hypocrite ou obscure.

« Pour donner du discernement aux simples »

Donner, donc les qualités humaines se transmettent, s'infusent, s'accroissent de l'un en l'autre — *aux simples*, dans le sens de ceux qui vont droit au but, qui sont directs, qui ne sont pas annulés par les méandres

d'une mentalité compliquée ; — *discernement*, lucidité, capacité de distinguer, percevoir, ressentir, classer les valeurs réelles en qualité et en quantité.

« Le sage écouterait et en deviendrait plus éclairé »

Le sage, loin de mépriser l'enseignement, le recherche, il s'approche d'une plus haute sagesse en humilité, en réceptivité ; il sait que tout est relatif et que les degrés sont innombrables ; il en deviendra plus éclairé, il recevra un accroissement de sagesse, d'autant plus facilement qu'il est déjà sage. « A celui qui a beaucoup, on donnera encore davantage. » *Eclairé*, parce que la sagesse et l'intelligence sont la lumière du monde, la lumière qui éclaire l'obscurité du chaos. Et le sage éclairé est aussi un éclaireur, un fanal, un signal, un phare. Qui le rencontre peut, s'il le veut être sauvé du chaos pour entrer dans le Règne d'harmonie.

« Et l'homme intelligent en acquerra de la prudence »

L'homme intelligent, celui qui est en rapport avec Binah, celui qui observe, qui se souvient, augmentera sa prudence qui est l'intelligence en acte. « Soyez donc doux comme des agneaux, mais prudents comme des serpents, » application de la connaissance des rapports réels à la pratique de la vie.

« Afin d'entendre les sentences et leur interprétation »

Il y a la formule, le précepte, le symbole, et il y a tout ce qu'ils contiennent dans leur pli scellé. Sans l'interprète savant, initié, la sentence est inutilisable.

C'est une clef sans serrure. Le commentaire, l'interprétation, c'est toute la nuance juste, toute la tradition orale, et c'est la nécessité d'un instructeur pour toute évolution vraie.

« Les paroles des sages et leurs discours profonds »

Tout enseignement initiatique est duel ; la parole extérieure et son essence ; et cette essence même, exprimée en discours, contiendra une essence plus concentrée ; celui qui a lu ignore les profondeurs, et celui qui a entendu superficiellement et non essentiellement les ignore aussi. Heureux, l'humble néophyte qui a su trouver l'attitude intégrale qui ouvre devant son aspiration les profondeurs voilées...

**« La crainte de l'Éternel
est le principal point de la science »**

La crainte de déplaire à l'Éternel, de s'éloigner de sa grâce en suivant un chemin pervers, est le fondement de la science de vivre.

« Le sceau de l'Éternel s'appelle Vérité » ; il faut donc craindre l'erreur et le mensonge, qui sont des poisons pour l'âme.

« L'Éternel veut la justice, » il faut donc craindre l'injustice, et celle qui vient de la passion, et celle même qui découle de l'erreur.

« Soyez complets comme votre Dieu est complet ; » il faut donc craindre le vide intérieur, qui fait les écorces malfaisantes, les lézardes de la conscience, en lesquelles se glisse le mal.

Combien d'hommes d'une certaine bonne volonté ne savent pas ou ne veulent pas mesurer tout ce qu'exige d'eux la crainte de l'Éternel ?

N'exige-t-elle pas la bonté, la probité, la loyauté, l'exactitude, et toutes les vertus réelles ?

Or, qui en mesure l'étendue et l'importance décisive ?

**« Mais les insensés méprisent la sagesse
et l'instruction »**

Qu'ils sont nombreux, les insensés. les sans bonsens, qui par orgueil, par ignorance, par paresse, par passion, croient pouvoir se passer des instructions de la Sagesse et des enseignements de l'Intelligence !

**« Mon fils, écoute l'instruction de ton père
et n'abandonne pas l'enseignement de ta mère »**

« Honore ton père et ta mère » dit le Deutéronome, « afin que tes jours soient prolongés sur la terre. »

L'instruction de ton père, c'est la sagesse, Hochmah ; l'enseignement de ta mère c'est l'intelligence, Binah. Celui qui garde, perfectionne, et unit sans cesse ces deux ordres de connaissances, masculine-féminine, Dorienne-ioniennne, celui-là est un maître en l'initiation éternelle.

THÉMANLYS.

(A suivre)

LA BÊTE DIVINE

Nous sommes heureux de publier ce fragment du nouveau roman de Mlle Amélie Hurat qui vient de paraître aux Cahiers de la quinzaine. (Librairie de l'Artisan du Livre.)

Certains soirs, Françoise, enflant à son bras un vaste panier, se rendait au village distant d'un kilomètre, pour y faire l'approvisionnement domestique. Daniel et Viviane l'accompagnaient ; et pendant que leur conductrice marchandait savamment chez les fournisseurs, les deux enfants musaient sur l'étroit terre-plein dont s'environne l'église.

Daniel s'occupait à extraire, de la pointe d'un couteau, quelque pierraille qui devait remonter, prétendait-il, à la construction de l'édifice. Viviane, que ces fouilles intéressaient peu, abandonnait son cousin pour visiter dévotement cette église, dont la sombre et ancienne beauté romane lui paraissait d'ailleurs moins aimable que les murs clairs et les vitraux nuancés de sa jeune chapelle de Bonne-Espérance. Elle s'enfonçait pourtant dans l'abside, haute et fraîche comme une allée forestière, où son petit pas d'enfant prenait une sonorité solennelle... et considérait d'en bas les chapiteaux primitifs historiés de curieux personnages, entre autres le « cheval pâle » de l'Apocalypse.

Puis elle revenait auprès de son cousin qui lui présentait triomphalement quelque moellon précieux, sur quoi il fournissait d'abondantes explications archéologiques. Parfois la fillette écoutait ces explications... et

parfois les interrompait. Car c'était l'heure où la grâce de poésie touche les plus humbles âmes : celle du casseur de cailloux, de la gardeuse de chèvres, des petits joueurs de marelle ; et de cette colline où l'église est dressée comme un reliquaire sur son socle aux jours de pèlerinage, l'horizon se développait dans sa plénitude approfondie : avec les pays bardés de sapins drus, la route sinucuse comme un orvet somnolant entre deux prairies, et tout à limite du plan terrestre, quelque longue montagne qui paraissait taillée dans cette pierre bleue et rose dite saphirine.

« Apprends donc à le faire ! » enjoignit un soir Viviane, avec la sèche voix de sœur Irma, la maîtresse d'ouvrage manuel, gourmandant son atelier indocile.

Daniel faillit éclater de rire. Puis comme sa cousine le regardait gravement et posait sur ses doigts terreux une main douce et persuasive, il se tut... et pendant plusieurs minutes les deux enfants demeurèrent silencieusement immobiles, les yeux perdus dans le ciel de nacre où flottait une lune mince et légère, de forme et de nuance, comme un pétale brûlé.

À quoi songeaient-ils : à la beauté trop délicate de cette soirée de septembre, à la fin prochaine des vacances, à la vie de demain et de plus tard dont ils éprouvaient peut-être, l'un l'autre cette prescience fugitive et presque angoissée qui déchire, l'espace d'une seconde, l'ignorante quiétude de l'enfance ?...

Brusquement, les quatre petites mains se détendirent pour une lutte claquante et joyeuse, et l'émoi fut emporté par le rire !

Amélie MURAT.

TYMUR ET LEÏLAH

Drame Cyclique

PRÉFACE

Rien ne se perd, pas même une parole, « cette chose légère » dit Platon. Encore moins un ensemble de paroles organisées, un poème, un drame, un roman. Mais quel auteur, avant de créer en lui la figure d'un ouvrage, se demande l'effet de cette création ? Nous vivons dans des ténèbres si profondes que l'acte le plus important de notre volonté est abandonné au hasard de l'imagination, à la séduction d'un contraste poignant, à la beauté d'un spectacle embrasé.

Non-seulement on regarde brûler Sodome, mais encore on en décrit les ruines fumantes et les derniers moments déchainés ; plus encore, on invente des Pentapoles nouvelles, dont les vices s'essaient à dépasser ceux de la tradition. Le regard de l'homme s'est tourné vers le mal, et toute l'intelligence en a été faussée. Et les meilleurs, corrompus sans le savoir par l'atmosphère même qu'ils respirent, ont cru faire œuvre de lumière en étalant cyniquement le brio à bras des enfers.

Certes, le Bien est inconcevable aux perversis, et

des doses savantes d'un mal relatif, de plus en plus mêlé de bien, peuvent seuls agir comme remède envers l'humanité déchue.

Du moins, si l'erreur, le péché, la douleur, la fatalité, doivent être présentés, le cycle ne doit pas rester ouvert, et toujours le dénouement doit montrer le chemin de la grâce.

Il ne faut pas proférer un verbe inéquilibré. A l'évocation des ténèbres, doit succéder le geste lumineux qui les disperse.

La littérature fatale dont l'actualité nous inonde est une incantation vers le mal ; chacune de ses œuvres déprave la direction même des courants psychiques et va, au loin, déterminer par la suggestion, par le vertige, par l'imitation, par l'orgueil, des catastrophes pareilles à celles dépeintes. Et l'auteur n'échappe à ses propres coups qu'en s'enivrant de chimères nouvelles et en se soutenant par cette illusion, la renommée.

Brève illusion ! navrante illusion ! Les foules se pressent à la porte de l'officine, elles réclament du poison. Voici l'opium, le has-chich, la morphine, l'éther, la coca, le tabac, l'alcool, l'absinthe... Prenez la poésie et la prose anesthésiantes, excitantes, troublantes, désespérantes, les voici à pleines coupes ; Vous y trouverez les rêves, les ennuis, les soucis sans causes, les dégoûts de l'action, les désespérances innées, les incroyances arrogantes, et tout ce dont meurt l'élite des nations.

Fatalité, Volonté, Providence, tels sont les trois termes qu'une analyse dont la rigueur a défié les siècles,

reconnait dans l'œuvre de la vie universelle.

Le drame ancien roulait tout entier dans la Fatalité. Les peuples étaient croyants ; les sages les frappaient par les exemples de la puissance du destin, et les courbaient dans l'accomplissement des rites consacrés.

Avec l'Odyssée, une formule plus complexe était déjà entrée dans le cercle des poèmes, origine de tous les romans. Ici la volonté lutte et triomphe. Tous les poèmes épiques, les romans innombrables de la Chevalerie, et quelques romans modernes appartiennent à ce type élevé.

Il restait une autre forme à résoudre. C'était d'unir le terme Volonté avec celui de Providence, La Bible depuis des siècles et parallèlement l'avait fait.

L'histoire de la Volonté humaine, soutenue par la Grâce divine est écrite là. Le destin n'y apparaît plus que dans le lointain, comme l'instrument toujours révoquant des « justices divines ».

Depuis la prédication de l'Évangile, une seule forme représentative de la vie demeurait logiquement possible, la troisième.

Après le drame de la nécessité du Destin, et celui de la lutte prométhéenne de la Volonté contre le Destin, il fallait le drame de la Liberté et de la Victoire, par la faveur de Dieu.

Celui-là n'est pas venu. La révélation n'a pas passé dans le drame, et la littérature est devenue « l'ennemie de la vie », puisque les Prophètes et l'Évangile mon-

traient le chemin de la lumière et de la vie.

Mais les autres avaient été privés du principe de leur force, la terreur croyante. Ils n'avaient plus la grandeur sauvage de l'antique. Ils ne sont plus que des tronçons décadents et faussés, parce qu'ayant perdu la notion de nécessité, ils ont gardé celle de « catastrophe. »

Désormais, ils ont peint, ils ont été forcé de peindre la volonté humaine s'annulant elle-même des analyses, des capitulations et des scepticismes sans fin, c'est-à-dire pathologiques. La littérature mondaine est devenue un cours de pathologie, physique, nerveuse, psychique, et spirituelle.

Il y a lieu de se retremper aux sources et de faire naître, de la littérature religieuse, une littérature de la vie normale, une représentation de l'ascension, de la régénération, de la délivrance de l'homme, par des poèmes épiques ou dramatique, qui mènent toujours de l'obscurité à la lumière, de la tempête au calme, de l'ignorance à la science, de la douleur à la joie, de la faiblesse à la puissance, de l'épreuve à la victoire, du cauchemar à la réalité, de l'imparfait à l'idéal.

Et en prenant le mot *drame* dans le sens restreint d'action tragique, il faut désormais présenter l'action complémentaire rénovatrice : l'*antidrame* !

Le *drame* et l'*antidrame* sont sans cesse mêlés ensemble, l'un voilant quelquefois l'autre, ou bien en égalité, composant l'état indifférent, non littéraire au sens faussé des générations actuelles.

Une analyse, donc une abstraction et une destruction de la réalité présentent l'un des deux termes sans l'autre. Pourquoi ?

Pour se conformer à ce que l'on appelle le « réalisme », pour se défendre de l'accusation de chimérique constructeur d'Utopies.

Parce que le spectacle visible de l'existence montre souvent les difficultés et cache les salvations. Parce le Sublime se voile ; parce que l'antidrame se joue hors de la scène et que les yeux profanes ne l'y peuvent suivre, parce que l'antidrame plane au dessus du drame et que les volontés et les intelligences manquent à l'incarner pour ramener l'aiguille affolée au milieu, équilibre, normalité du mouvement.

Mais l'antidrame est, et ne peut pas ne pas être. De la séparation d'un pôle, naît nécessairement la séparation de l'autre. Quand la vie heureuse se dissocie vers la souffrance, la pensée est dissociée également vers le retour au Bien. C'est la loi providentielle de la douleur initiatrice, incitatrice et rédemptrice.

L'antidrame s'écrit quelque part dans la pensée universelle. La réaction mûrit. Après l'épreuve vient la sagesse ; après l'indignation vient la transformation.

Soit que les héros, ou l'un des héros du drame, comprennent, osent et triomphent ; soit qu'un spectateur, prochain ou lointain, contemple et trouve le remède du désordre ; soit qu'une âme intuitive reçoive le choc en retour du spectacle, comme un ordre de guérir, de révéler, de combattre ! l'antidrame s'écrit au ciel des pensées humaines.

Il appartient au poète — ce créateur — de réaliser toujours la synthèse, de rapprocher les pôles dissociés, de faire descendre le ciel sur la terre, de montrer le remède à côté du mal, de ne jamais présenter l'action tragique des forces irrégliées, sans ouvrir, d'un geste prophétique, une route à travers les flots déchainés, vers l'équilibre des forces harmonieuses ; car il est comme le gardien du phare, allumeur du flambeau dans la nuit, et toute son œuvre doit être une lumière qui rappelle aux hommes le chemin perdu de la calme puissance.

Cette formule n'a pas la prétention naïve et folle d'être nouvelle. Naïve, parce que tout a été manifesté en son temps ; folle, parce qu'il est de l'essence des actes raisonnables d'avoir leurs racines dans le passé.

Cette formule du drame équilibré par l'antidrame a été celle des plus grands entre les poètes. Et j'en veux seulement citer trois, dont nul ne récusera l'incomparable génie : Euripide, Goethe, Wagner.

Dans Euripide, la sérénité finale est obtenue par une vision céleste de l'avenir. L'antidrame flotte dans l'éther comme une déesse.

C'est de la même façon que Goethe a, dans une scène trop peu comprise et trop peu étudiée, équilibré l'immense drame du Faust par l'apaisement de la lumière.

Il faut relire la première partie si sombre, avec ses incantations infernales, ses prestiges de minuit, ses séductions orgueilleuses, ses trahisons froides, et le sacrifice déchirant de l'idéale abandonnée ; il

faut relire la seconde partie, pleine d'action, d'efforts, de volonté, de puissance, pour sentir la valeur de ce dénouement splendide et contre la légende : l'Enfer déjoué ! Faust sauvé, Marguerite conductrice parmi les anges et les saints des cohortes du ciel, et la vie infinie, l'ascension éternelle, l'initiation continue ouverte devant l'aspiration inassouvie de cet Esprit qui jamais n'a dit je suis satisfait, qui jamais ne s'est reposé !

Plus près de nous le grand Wagner a toujours résolu ses accords dans une apaisante symphonie de foi et de rédemption.

Que serait la poésie, si elle n'était la voie de l'Initiation du plus grand nombre par le moins grand nombre ?

Que serait le drame, s'il n'était le spectacle en action de la poésie initiatrice, offert à la foule pour la guider dans sa conduite « imitative » ?

Car l'arme abandonnée retombe entre les mains ennemies. Et toutes les formes du langage inutilisées par la prédication du Vrai se dressent comme un obstacle toujours renaissant contre le courant trop violent, trop pur, et trop lointain de la mystique traditionnelle.

Le temps est venu de croire en les vérités affirmées par les génies de la Foi, assez pour représenter les effets et les fruits qui doivent sortir de leur application courageuse.

« Ce que je vous dis à l'oreille, il faudra le crier sur les toits », dit l'Évangile.

Et maintenant, le temps n'est-il pas venu ?

Plus haut que la science orgueilleuse du siècle, les

lois cachées resplendiront dans leur immuable lumière.

L'heure est venue d'enseigner le courage, et l'art de la lutte contre les forces aveugles ; l'heure est venue de proclamer la liberté de l'homme, délivré de l'esclavage des idolâtries ; l'heure est venue de dresser la victoire sur le triple soc de la Science, de la Volonté et de la Foi.

Et de neutraliser sans cesse l'obscurité latente, le drame par l'antidrame, créant ainsi un miroir, foyer de vie équilibrée, capable de générer un infini d'expansion en la multiplicité des centres pacifiés.

THÉMANLYS.

1901.

Figures

passionnées

Ce nouveau livre en prose de Pascal Thémanlys va paraître prochainement aux Editions A. Delpeuch, avec une préface de l'auteur. Hommage au Lyrisme.

Nous offrons à nos lecteurs ce passage de la légende de Sémiramis, « la Reine aux grands Travaux ».

Au siège de Baetres, Oannès ne sait plus commander : il ne peut que chercher des yeux Sémiramis qui danse ça et là dans la bataille, en adolescent héroïque ! Ce jeune soldat, les archers le visent comme un ennemi trop beau ; et parfois, un chef cesse de combattre pour le regarder. Alors, le jeune soldat s'élançe et frappe le rêveur. Il délivre des prisonniers. Mais les hommes savent qu'il fuit les corps à corps.

Il passe ses nuits sous la tente d'Oannès. Les Assyriens l'ont vu et soupçonnent le général de favoriser cet enfant.

Après une longue offensive, Sémiramis s'était retirée, en disant : « J'ai respiré comme une bête sauvage : laissez-moi dormir comme elle. »

Oannès devait ce soir-là conduire ses troupes jusque sous les remparts de Bactres. Avant le départ, il appela un serviteur : « Je veux offrir ce diadème à Sémiramis ; remets-le lui dès son réveil. »

Oannès se consolait en songeant au plaisir féminin qu'elle revivrait à poser sur son front le cercle ciselé.

Dès qu'elle vit Oannès s'éloigner, Sémiramis rejeta les voiles lourds qu'un usage séculaire imposait à sa beauté ; elle s'était vêtue de la soie légère des esclaves qui laissait nu son torse d'argile et de silence.

D'un bond secret, elle glissa hors de la tente. Le ciel était un boccage d'étoiles. Un arbre blanc s'élevait à l'horizon, immense doigt de lumière, imposant de se taire aux lèvres de la nuit.

Elle pénétra dans le camp panaché de Ninus, et parvint à sa tente. Les yeux du roi paraissaient perdus dans un brouillard. Il fixa longtemps ce corps où sommeillaient des jardins de voluptés ardentes.

— « Je porte un message d'Oannès », dit-elle.

— « Heureux maître qui emmène à la guerre de si belles esclaves ! »

— « Je danse au palais du gouverneur, lorsqu'il se repose tristement »

— « Danse, pour éveiller ma force combative ».

Elle s'élançait : elle mime l'âpreté de l'océan jaloux, et la douleur des grèves que le flot abandonne.

Ses bras sablonneux, tendus comme en attente, disent le frémissement de ceux qui espèrent.

Elle se dévoile et se caresse. Ninus se lève. Elle s'éloigne. Il prend ses épaules, il goûte une sourde vo-

lupté à serrer contre lui l'enfant des dieux. Il respire dans cette étreinte la senteur chaude et muette des forêts, la sève des arbres fraîchement taillés.

A cette heure même, dans l'oasis des Colombes, trois vieillards s'entretenaient.

— « Elle a laissé crier son âme pleine d'âmes neuves, comme un nouveau-né que l'on ne berce plus. »

— « Elle s'approche de sa mission, répondit Simas. Sémiramis imposera nos doctrines. »

— « Je crains sa trop grande violence. »

— « Mais c'est le vent qui fait monter la sève ! »

— Simas, es-tu certain de le conduire toujours ?
Simas appuya sa tête dans ses mains : il fut surpris de l'étroitesse de son front qui portait la connaissance et la douleur.

Quand Sémiramis était entrée les pensées de Ninus l'entouraient comme une cour. Le désir avait passé, et le lit semblait un jardin désordonné, après le vent.

Sémiramis s'y sentait reine.

— Je voudrais te conter mon enfance !

Le sable du désert s'étendait, tel une peau de lion jetée pour mon plaisir, là où mes pieds nus avaient à se poser. Je vivais parmi des prêtres et des bergers simples et sages... »

Elle se tut comme autour d'un secret. « Je sais que tu brûles les temples ; que tu arraches aux pays leurs noms sacrés ; mais les peuples te bâtiront des temples ! »

Elle l'enlaça, et resta sur son épaule, les yeux ouverts et l'âme close.

— « Oannès ! Je suis l'épouse d'Oannès ! »

— « Comment s'emparerait-il du plus secret de mon âme ? murmura Ninus.

* * *

L'empereur fit offrir en mariage à Oannès une princesse royale.

Oannès méprisa les charités de Ninus. Il souffrait de perdre Sémiramis comme une idole favorite dont on ignore le grand prix. Ses pensées répétaient :

— « Les femmes ne savent pas ce qu'elle fauchent en riant. Tu as versé l'eau lustrale sur ma vieillesse haletante ; la fraîcheur de tes bras me fut un éveil de tendresse. Loin de toi, ma vie est un monde sans soleil, morne et froid. J'ai, dans les yeux, l'éblouissement de ta clarté ; je les ferme pour te revoir, et je sommeille pour te parler en songe. Que puis-je contre l'Empereur des quatre coins du monde, contre ses désirs qui naissent rois ?

Diadème, petit diadème, épi doré comme la joie de notre amour solaire ne veux-tu pas ceindre sa chevelure ? Ah, femme ! que je sois délivré du trouble de ton absence comme de celui de ta présence ! »

Oannès rassembla ses serviteurs : « Après mon départ, vous porterez ce diadème à la tente de Ninus ».

On pouvait lire, sur l'écrin de pourpre orageuse :
« Adieu d'Oannès à Sémiramis ».

A l'aube plusieurs campements avaient disparu ; de longues caravanes s'éloignaient, trainant derrière elles des lambeaux de victoires.

Le roi de Ninive reçut nerveusement le coffret. Dès qu'il vit l'inscription, il prit le diadème et en jeta l'écrin ; puis, il alla vers Sémiramis :

— « Oannès a fui. Je ne le ferai pas rechercher, il me prive de son aide. »

— « Lâche ! » s'écria-t-elle.

Elle aperçut le bijou : « Pour qui ce diadème ? »

— « Pour toi, Sémiramis ».

— « Qui me l'offre ? »

Ninus hésita. Il souffrait d'avoir à glorifier le souvenir d'Oannès : c'était laisser passer les remords dans l'âme de la jeune femme ; il ébranlerait peut-être leur audacieux bonheur.

— « C'est ton esclave. »

Elle se para gaiment du bijou, lourd comme l'automne des déceptions d'autrui, des fièvres crépusculaires : « Il m'apporte un diadème... c'est presque une couronne, » pensait-elle...

Elle n'entendit jamais le nom du donateur de l'offrande douloureuse.

*
**

Sémiramis conseilla Ninus, et Bactres fut prise. Mais au retour de la guerre, Babylone, la chaldéenne, ne voulut pas fêter la rentrée des armées d'Assour.

Ses deux quartiers, que partageait le fleuve : l'Arbre de vie et la porte de Dieu, gardaient leur lenteur coutumière. Seuls, des jeunes gens suivaient les Assyriens, pour mêler leur force à toutes les ferveurs. Le char des rois traversait la ville. Sémiramis se plaisait à revoir tant de formes bâties selon son âme. Elle s'était vêtue en chaldéenne pour faire mieux accueillir le maître de Ninive.

Instruits de cette attitude conciliatrice, les prêtres de Mardouk vinrent saluer le triomphe d'Assour, et chantèrent sa victoire :

— « Ninus a vaincu les dieux d'obscurité ! Il leur
« donne pour chaînes les rayons du soleil !

« Les jardins de Babylone, déflouris, desséchés, avaient
« la souffrance des vases longtemps vides. Parce que
« les gestes de Sémiramis sont des semences ambitieuses,
« les Jardins de Babylone refleuriront ! »

Sémiramis écoutait le peuple dérouler pour elle sa mélodie changeante.

C'était au mois de Nissan, au temps des sacres : une femme allait saisir les mains de Bel-Mardouk qui donnent la puissance. Elle entrait dans la senteur religieuse des temples. A la gloire de Ninus, la foule criait des chants.

Seule, une salle du palais ne voulait pas entendre.

Elle avait ses rideaux bleus fermés, comme des paupières pour ne pas voir.

Pourtant, la lumière rendait leur sourire aux murailles.

Une jeune femme était là : elle avait au visage cette

brume timide qui voile la beauté des matins de printemps. Elle ne savait que dire au silence ; Ninus s'était naguère endormi sur les pentes harmonieuses de son âme... Elle murmurait : — « J'étais pour lui une oasis !.. »

Elle descendit dans la foule pour attendre que le roi jeta un regard sur elle. — « Oasis !, pensait-elle, ma vie ne fut qu'une oasis ! » Il lui semblait écraser de l'angoisse sous ses pas ; la vision sercine s'alourdissait. « Une Oasis ! c'est le lieu perdu dans le désert ! » Elle se voyait, femme aux parures joyeuses, et, autour d'elle, une solitude sans horizon. Enfin, Ninus l'aperçut. Elle soupira : « Je veux vivre ici, »

— Tiana, pourquoi partirais-tu ? dit-il

Elle venait de lancer dans le réel le plus tremblant de son être, un désir qu'elle ne connaissait pas elle-même, qu'elle n'avait pas la force de défendre.

— « Je veux te servir, je veux être le feuillage aux ombrages consolants, où l'on se repose un jour, et que l'automne venu, on foule aux pieds sans le savoir. Devant moi, l'amour de mon roi et de sa reine sera la haie de roses qui limite la vie ! »

Sémiramis a regardé la jeune femme et Tiana s'est enfui. Ninus ne trouvait-il même plus une secrète jole dans sa présence ?

Les cactus semblaient des candélabres allumés ; désespérément, leurs fleurs voulaient embraser les nuages.

* * *

Quelque temps après les fêtes du retour, Sémiramis obtint du roi le commandement d'une armée, et, sur les conseils de Simas, elle partit à la conquête des

sources. Ses étendards portaient des colombes rouges. Les Ourartéens, habitants des hautes montagnes, régnaient sur les sources des fleuves chaldéens ; nation lumineuse et peuples de prêtres, ils vivaient dans la sérénité des neiges et gardaient la sagesse d'où coule la connaissance. Leurs sanctuaires, semblables à ceux de l'oasis, étaient plus élevés et plus calmes ; ils honoraient les héros ; la femme n'entrait pas dans leur temple.

Sémiramis osait l'attaque de leurs monts inaccessibles. Les soldats, d'un sommet à l'autre, s'injuriaient sans se battre. Devant les villes des Ourartéens, un grand lac dormait et semblait les défendre.

Sémiramis rêvait de boire aux sources.

Un soir elle fit hisser le drapeau bleu, couleur de ciel, le drapeau de la paix.

Elle partit seule à travers les bois neigeux. A mi-chemin, elle rejoignit les princes ourartéens venus à sa rencontre :

— « O Sémiramis, la plus ionienne des femmes ! Nous te recevons les larmes aux yeux pour le mal que tu sais faire. »

Sémiramis se retourna ; sa pensée revit derrière elle ses palais ensoleillés et ses idoles nues, les fêtes de sa jeunesse au désert où les corps exaspérés semblaient purifier les âmes ; jamais les étoiles n'avaient été si brillantes et si impersonnelles.

— « Voici les sources : vos fleuves sont nos neiges fondues. Sémiramis, tu es digne de connaître qui t'entoure : Ninus est le taureau d'Istar ! il piétine le passé comme ceux que possèdent les passions. Il a détruit la puissance des rois Mages et la descendance des héros.

Il travaille en son nom ; il serait semblable aux barbares s'il ne respectait les monuments de pierre et les mœurs des peuples. Après avoir bouleversé les souvenirs, il veut reconstruire un royaume de fer. Sa religion est une morale inerte qu'il ne conçoit que pour mieux y manquer. Comme ceux des princes injustes, le livre de ses lois est si vaste qu'on ne le connaît plus.... »

Sémiramis apprit aussi que Ninus songeait à conquérir les Indes.

Et les Ourartéens donnèrent à une femme la mission de protectrice :

— « Sans le savoir, tu es d'une lignée mystique, Sémiramis ; ce n'est pas le temps de se déchirer soi-même ! tes sanctuaires et les nôtres doivent s'unir contre l'étranger.

« Forme l'alliance, et qu'elle encercle Ninus. »

Sémiramis admira le génie contemplatif des Ourartéens et le calme de leur lac. Elle vit leurs femmes voilées assises près du feu.

Le soir de son retour, les soldats criaient : « Vive la Paix » ! Elle blanchit la colombe de ses étendards et fit arracher aux montagnes des pierres blanches pour les monuments en briques de Babylone.

* *

Lorsque sur les divans trop riches, Sémiramis se prêta de nouveau aux confidences de Ninus, les paroles du roi la laissèrent indifférente : elle méprisait cette âme superstitieuse et incroyante où grelottait la pensée comme une flamme qui s'éteint. Ses gestes lui semblaient ternes ainsi que des vases dédorés. Un dégoût d'elle-même la faisait plus lasse encore.

Elle en voulait à Ninus de toutes les bontés qu'il déployait pour elle et, parfois, elle haïssait sa propre dureté.

O l'amertume des jours où se réfugient des reflets !..

Sémiramis croyait s'endormir dans un palais ensommeillé. Mais une chasse royale la conduisit vers les divinités de son ancien culte, vers les heures ensoleillées où les sens paraissent mûrir.

Alors, elle put goûter avec les courtisans, les fruits qui avaient comblé sa solitude ; mais cette joie partagée était moins simple et moins vraie. Un ami de Ninus se tenait près d'elle, qui attendait depuis longtemps cet honneur :

Les charriots couraient devant eux ; le leur avançait lentement. Le jeune Assyrien craignait pour la Reine la fraîcheur du soir. Elle s'écria : — « J'aime lancer dans l'ombre l'insolence de ma beauté ! Le froid sur mes épaules sera notre luxe. Le froid est ardent : je suis lasse de tiède d'amour. »

Sémiramis, les yeux fermés, paraissait plus humaine. Assari lui prit la main. Elle murmura : — « Ces chasseurs poursuivent la réalité, plus fugace que l'idéal. »

— « Qu'espères-tu ? » dit Assari.

Les mots demeurent fidèles à leur verbe ; aussi la vie répondait : Vivre, mais la Reine pensait : Régner !

Pascal THÉMANLYS.

RÉFLEXIONS D'UN TRACEUR DE CHIFFRES

(Suite)

Souvent la méthode consiste à supposer le problème résolu : Agissez donc comme si vous aviez progressé.

Qui songe à nier les affinités chimiques des corps ! Pourquoi douter des affinités physiques des âmes ?

Tirez sur une route au bout d'une mince ficelle de cent mètres un poids de cinq kilogs, il paraîtra être de cent. Songez toujours qu'un peu de technique décuplera la valeur de votre effort.

Une chute d'eau n'est utilisable pour tous que par l'intermédiaire d'une turbine. La pensée supérieure d'un maître ne peut arriver au plus grand nombre que traduite par les disciples.

Poussez à fond ces calculs nouveaux qui paraissent vains, les applications viendront un jour.

Des explosions successives mécaniquement utilisées font rouler une auto d'un mouvement uniforme ; certains esprits capables d'efforts décousus et stériles doivent être amenés à une progression continue.

Un cycliste qui fait du « sur place » tombe au choc d'une brindille ; en marche, il plie des rameaux entiers. En avant !

Le théorème est démontré ! Tant mieux ! Mais tirez en tous les corollaires... L'un deux vous sera peut-être plus utile que le théorème lui-même.

Tel qui ne peut agir lui-même a parfois une action catalytique. Qu'est-ce qu'un catalyseur ! Un marchand de bonne volonté.

L'emploi des rails diminue dix fois l'effort imposé. Suivez les pionniers !

Tout poids mort diminue la force ascensionnelle... Jetez du lest !

Ce n'est qu'un morceau de bois, ce balancier... Il donne l'équilibre à un être. Point n'est besoin d'un grand savoir pour stabiliser un ami ou un groupe.

Les liquides s'élèvent à regret dans les tubes capillaires... Ouvrez vos cœurs !

Une tour carrée ! Non, une pyramide : trois fois moins de matériaux, une stabilité immense !

Paul NICOLLET.



SOIRÉES FÉDÉRALES

La deuxième Soirée Fédérale de l'École Initiatique a réuni, comme la précédente, de nombreux représentants de la haute pensée.

Les échanges de vue portèrent d'abord sur l'utilité d'affirmer la liaison étroite de l'Ancien et du Nouveau Testament, Thémanlys ayant fait remarquer que ce point important de la doctrine initiatique méditerranéenne était sourdement battu en brèche de plusieurs côtés.

Mlle Hélène Vacaresco développe alors avec sa grande éloquence leur indissoluble filiation.

Paul Vulliaud donne à cette thèse toute sa ferveur savante.

Serge Marcotoune démontre que l'essence même de la tradition initiatique occidentale se trouve dans ce nœud.

Eudes Picard s'étonne qu'on puisse songer à nier une telle évidence.

On aborde ensuite les rapports de la science moderne, de la religion, et de la science antique. La religion était à l'origine une avec la science. L'initiation a pour mission de montrer que la science habite encore le mysticisme et qu'en l'y retrouve ; elle veut aussi,

acceptant la science moderne, faire un pont entre elle et la connaissance antique, réconciliant la science et la religion en une connaissance intégrale, à la fois spirituelle et matérielle.

Serge Marcotoune souligne que cela est d'autant plus exact que l'initiation est moniste, et ne voit aucune séparation entre les différents degrés de la substance spiritualisée et de l'esprit matérialisé.

Ici, Thémanlys expose un peu de l'échelle septenaire, et tout spécialement insiste pour la remise en valeur des Sept Buts alchimiques universels qui marquent les nécessaires directives de l'épanouissement humain, et fixent la nuance juste de la doctrine éternelle, parmi tant de mysticismes ou de philosophies déformés.

Mlle Vacaresco exalte la poésie de ces symboles, et Mme Muret explique combien l'ordre logique du déroulement des Sept Buts en facilite la compréhension, la mémoire, et l'application pratique.

Et tous se proposent d'en répandre l'usage intellectuel.

Puis on constate avec regret le divorce actuel de la littérature et de l'initiation, autrefois beaucoup plus unies. Thémanlys évoque la description faite par Leconte de Lisle « du grand poète qui viendra », porteur expressif de la synthèse des connaissances.

Mlle Vacaresco rappelle les dons sensitifs du grand voyant Victor-Hugo, et ajoute liminairement: « C'était un de ces visionnaires qui touchent par instant l'initiation, sans la posséder ». Elle voit pour cause de la

rupture entre l'élite et la tradition, le fait que notre époque comprend mal le passé parce qu'elle ne comprend plus qu'elle-même.

« Les générations précédentes, dit-elle, vibraient à la pensée et à l'art d'autrefois pour connaître ce qui diffère. Au contraire, on ne peut intéresser la génération actuelle qu'en lui parlant sa propre langue.

Pourtant, le passé d'un être, c'est sa racine... Pour les peuples, comme pour les individus, l'avenir en dépend. »

Serge Marcotoune tient à souligner que l'Initiation est avant tout un chemin, qui doit être parcouru non seulement théoriquement, mais pratiquement.

George Bouche demande alors quelques précisions sur les disciplines spirituelles.

Sur ce sujet, la conversation s'anime et se diffuse. Mme Boas de Jouvenel, Mme Charmy, la baronne Denyse Le Lasseur, Frédéric Roujou, Pierre Paraf, Marcel Hiver, Gustave Lipschutz, M^{re} Lidji, Claude Soudieux, Desaint de Ribécourt, Scavi de Baldo, le comte de Clinchamp, échangent des pensées que cherchent à saisir au passage les assistants nombreux.

A la troisième soirée Fédérale, comme suite aux questions posées dans la réunion précédente par George Bouche, on aborda le sujet de la pratique initiatique.

Thémanlys rappela les trois Purifications Pythagoriciennes, par lesquelles on peut atteindre à la ressemblance divine : la purification dialectique qui mène à la vérité, la purification morale qui mène à la vertu,

la purification éthérique, ou proprement initiatique, qui donne la pureté et les pouvoirs qui en découlent.

Il faut remarquer que ce schéma très général doit être individualisé pour chaque évolution particulière, en passant par l'individualisation d'époque et de contrée qui oriente les collectivités.

M. Hoyack, parlant au nom d'une secte soufiste, énonce l'idée que toute évolution vient de la sensibilité, a pour centre l'intuition et le cœur, et que, par conséquent, la purification dialectique lui semble peu importante dans l'initiation.

Paul Vulliaud fait alors observer que l'intuition est précisément un phénomène intellectuel, et que le cœur, pris dans ce sens, veut dire la sensibilité de l'intelligence.

Thémanlys ajoute que même si l'on prenait l'intuition comme principal appui, il faudrait se servir des intuitions passées, c'est-à-dire de la Tradition qui suppose étude et science.

M. Marius Leblond, le bel écrivain de tant d'œuvres nobles et régénératrices, souligne avec autorité que c'est une des prérogatives de l'esprit français de savoir réunir le mysticisme et la science.

Mais la science moderne n'a pas encore pris possession de tous les domaines que la Tradition lui promet, reprend Thémanlys.

Et la notion de l'hyper-physique, la véritable métaphysique, doit intervenir dans la connaissance générale.

L'aura, ou lumière ambiante, résumée dans l'auréole

des Saints, les différents degrés d'être, ou degrés de l'âme, pour lesquels la Tradition donne une nomenclature très complète, sont le sujet de longs développements.

Le jeune chimiste Jean Geloso, se plaçant en panégyriste de la science moderne la plus actuelle, s'étonne que l'on fasse appel à la Tradition en ces matières.

Il fait commencer à Descartes l'emploi des méthodes rationnelles d'où sont sortis tous les progrès modernes.

Marius Leblond, Paul Vulliaud, L. Hoyack, Marcel Hiver et Thémanlys apportent chacun des arguments en faveur de la science antique, mère et nourrice de la science moderne, qu'elle n'a pas fini d'éduquer...

— Plus la Tradition vient de loin, dit Marius Leblond, plus elle a de vigueur et de vertu épanouissante.

Jean Geloso regrette alors que l'on ne puisse pas s'initier seul aux secrets de la science traditionnelle comme on le fait avec un livre contemporain.

Emile Desaint de Ribécourt répond très justement : — Ceci est une vue théorique ; pratiquement, aucun savant ne s'est formé seul à l'aide des livres. En toutes choses, il faut un maître. En initiation, qui est la plus complexe des sciences, il est donc évident qu'un initiateur est nécessaire.

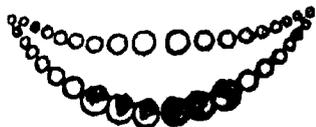
Jean Geloso, parcourant rapidement les dernières découvertes sur la constitution de la matière, constate avec joie qu'elles corroborent les notions hyperphysiques telles que l'antiquité les a données, car, pour le chercheur d'aujourd'hui, toute substance est douée d'un rayonnement invisible.

Thémanlys, démontrant que l'on ne peut atteindre un progrès équilibré et bienfaisant que par la voie de l'unité synthétique, rappelle qu'un des enseignements antiques était l'union fondamentale qui devait régner entre la science, l'art et les mœurs. De la disjonction de ces trois plans sont nés beaucoup de désordres.

Mme Georgette Leblanc confirme éloquemment cette pensée, et déplore qu'un esprit de lucre et de vaine ambition s'empare de toutes les avenues de l'art et paralyse la manifestation de l'idéal.

La Comtesse Clauzel, Mmes Muret, de Paniagua, Baudin, Mmes Vulliaud, Marius Lebond, le Colonel Lefèvre, M. Gustave Lyon, et toute une jeunesse ardente prolongent les échos des pensées évoquées.

I. R.



NOTES

LES LIVRES

La Science Secrète des Initiés et la Pratique de la Vie
par Serge Marcotoune, traduit du russe par
Eugène et Marc Semenoff.
(André Delpeuch, éditeur)

Ce livre marque un important effort de synthèse des principes de la science initiatique. Il est conçu et organisé d'après un triple aspect du sens des lames du tarot. Sur cette structure, M. Serge Marcotoune a su condenser une quantité de formules de l'Initiation universelle et un grand nombre d'observations personnelles très perspicaces sur la pratique de la vie.

Nous avons spécialement apprécié dans cette belle œuvre le souffle ardent de désir de réaliser qui l'imprègne, la haute notion du caractère et du rôle de l'initié, la compréhension vivante de la voie à la fois théorique et pratique qui mérite seule le nom d'Ini-

tiation, enfin la remarquable adaptation au monde moderne de certaines données de l'antique et toujours jeune connaissance traditionnelle.

THEMANLYS.

*
**

Le Prisonnier

par Rachilde et André David

(Editions de France)

La forte psychologie aux couleurs vives à laquelle Madame Rachilde doit sa grande renommée et le talent déjà affirmé de M. André David donnent à ce roman une complexité frémissante. On y retrouve les analyses d'état d'âme, les troubles d'une sensibilité intellectuelle que contiennent depuis son premier vers les livres d'André David.

Des scènes sobrement théâtrales où les caractères découvrent dans l'action leur ardeur insoupçonnée alternent avec les réflexions et les attentes.

La poursuite d'une passion spéculative est décrite sans trêve. Et cependant le décor aussi intéresse, fait tantôt de mondains las de leurs plaisirs pervers, et tantôt de paysages rustiques.

Une technique très sûre de l'intrigue aux effets nuancés se cache sous une simplicité de fresque.

Pascal THEMANLYS.

De Stéphane Mallarmé à Paul Valéry

par André Fontainas

(Editions Edmond Bernard)

M. André Fontainas a réuni quelques pages charmantes d'histoire littéraire intime : Ce sont les notes d'un témoin poète ; elles savent prévoir et retenir ; elles racontent des conversations qui disent les goûts esthétiques de Stéphane Mallarmé. Elles esquissent des tableaux multiples : soirées de rencontre entre des lettrés, promenades où l'on peut sentir combien de romantisme flottait encore dans l'atmosphère des symbolistes. Ces notes d'un des leurs, et des plus éminents, ont la liberté agile de dessins à la plume.

Pascal THEMANLYS.

Tout ce qu'il faut savoir de l'Histoire de la Musique

par Frantz d'Hurigny

(Edition du Fauconnier)

Charmant petit manuel extrêmement documenté qui, des origines à nos jours, raconte l'histoire de la Musique, chez les anciens, au Moyen-Age en France, en Allemagne, en Italie, et jusqu'aux modernes, l'école Russe, la Scandinavie, l'Europe Centrale, l'Espagne, la Suisse, le réalisme, le symbolisme, l'impressionisme, n'oubliant aucun compositeur parlant même d'Honneger, de Milhaud, de Poulenc, d'Erik Satie.

Tous les mélomanes, tous les néophytes musiciens, ont à apprendre de ces pages érudites.

I. R.

ABONNEZ-VOUS A

Idéal et Réalité

LITTÉRATURE — PENSÉE — ART

Parait vers le 15 de chaque mois, sauf en Été.

PRIX DU NUMÉRO : Fr. 4.—

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN :

France..... Fr. 25.—

Etranger..... Fr. 30.—

Les abonnements doivent être adressés à Mlle S. CIVET, Secrétaire général, 41, Avenue de Saxe, Paris-VII^e. Chèques-Postaux : Paris 1311-05.

Us partent toujours du premier numéro de l'année en cours

Par sa ferme tendance d'équilibre traditionnel, par son intense désir d'aider le progrès, par l'accueil volontairement fait aux jeunes talents, **Idéal et Réalité** attire et groupe tous ceux qui veulent participer au renouveau actuel de la pensée.

AVEZ-VOUS LU ?

LE PHÈDRE, de Platon, traduction Mario MEUNIER.

LE BANQUET, de Platon, trad. Mario MEUNIER.

LES VERS D'OR, de Pythagore, traduction Mario MEUNIER.

LE TAO TE KING, de Lao-Tseu, trad. Pierre SALET.

CONFUCIUS & MENCIUS, trad. G. PAUTHIER.

PARMI NOS COLLABORATEURS :

Jacques BLOT. — George BOUCHE. — Maurice-Pierre BOYÉ. — François de BRETEUIL. — Hélène CLAIROY. — Claire THÉMANLYS. — André de COUDEKERQUE-LAMBRECHT. — Philippe CROUZET. — DESAINT DE RIBÉCOURT. — Jeanne DORTZAL. — Eve FRANCIS. — Nancy GEORGE. — Claude GÉVEL. — GUILLOT DE SAIX. — Maurice HEIM. — Henry-Jacques - Jacques JANIN. — Georgette LEBLANC. — D^r Charles-Edouard LEVY. — Pierre LICHTENBERGER. — Maurice MAGRE. — Irédée MAUGET. — Mario MEUNIER. — Amélie MURAT. — Paul NICOLLET. — PÉRADON. — Pascal THÉMANLYS. — J. PERDRIEL. — VAISSIÈRE. — Myrtha PESKÉ. — Pierre PARAF. — Yves PATÉ. — Gustave ROUGER. — D^r SAUNIER. — Eugène SEMENOFF. — Marc SEMENOFF. — Angelos SIKÉLIANOS. — Claude SOUDIEUX. — THÉMANLYS. — William TREILLE, etc.

Chez Marcelle LESAGE

A PARIS, 24, Place Dauphine

HÉLÈNE VACARESCO
Projections Colorées

PASCAL THÉMANLYS
Le Souffleur

Avec des dessins de
George BOUCHE

A paraître prochainement

Aux Editions A. DELPEUCH

51, rue de Babylone, PARIS (VII^e)

PASCAL THÉMANLYS

FIGURES PASSIONNÉES — Fr. 12

On trouve aussi à la Librairie A. DELPEUCH

LA REVUE "IDÉAL ET RÉALITÉ"

ainsi que les ouvrages suivants :

- Thémanlys*: Les Ames vivantes, roman. . Fr. 6. —
— Misère et Charité, étude sociale. » 6. —
— La Route Infinie, 2 actes en prose. » 3. —
— Le Miroir Philosophique, 1^{re} série. » 3. —
— L'Humanisme, étude sociale . » 4. —
Claire Thémanlys : La Conquête de l'Idéal. » 5. —
— Le Rayon Vert, un acte. » 1.50
— Premiers Pas vers la
Route Spirituelle. . » 2,50
Pascal Thémanlys : Le Monocle d'Émeraude. Fr. 5. —